

La Belle Guinnou !

Beauté, séduction, désir sexuel.

Anthropologie du corps et de l'ordre sensible.

DU MEME AUTEUR

Ouvrages publiés :

- CODJO C. (2019b), *L'envers du décor. Ce qu'est le don en Afrique*, Paris, Edilivre, 215p.
- CODJO C. (2019a), *Toi, Ma belle rose disparue. Roman autobiographique et d'hommage à ma sœur*, Paris, Bookelis, 312p.
- CODJO C. (2018b), *Inégalités originelles. Regards sur la socialisation de genre au Bénin*, Paris, Edilivre, 158p.
- CODJO C. (2018a), *La socialisation de genre au Bénin, de 1966 à 2016*, Sarrebruck, Editions Universitaires Européennes, 118p.
- CODJO C. (2017), *Les pratiques de solidarité au sein des associations féminines au Sud du Bénin : Les stratégies endogènes de réduction de la pauvreté et d'empowerment des femmes*, Thèse de doctorat soutenue en 2014 à l'Université Catholique de Louvain, Presses Universitaires de Louvain, 487p.

Ouvrage édité :

- DOSSOU-YOVO J. B. (2019). *Le vrai visage de DOSSOU-YOVO. La transmission du témoin à la descendance pour sauver la tradition en péril*, Dr. Chantal CODJO (éd.), Paris, Bookelis, 653p.

Dr. Chantal Codjo

La Belle Guinnou !

Beauté, séduction, désir sexuel.

Anthropologie du corps et de l'ordre sensible.

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 978-2-9602378-0-1

© Prénom Nom de l'auteur : Basilia Chantal CODJO,
Email : codjochantal@yahoo.fr

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

Remerciements

J'adresse mes remerciements les plus sincères à l'ensemble de mes Professeurs en anthropologie, en sociologie et en sciences de la famille et de la sexualité de l'Université Catholique de Louvain (UCL), particulièrement les Professeurs Pierre-Joseph Laurent, Jacinthe Mazzocchetti et Jacques Marquet.

Je remercie sincèrement Monsieur Élie Candide Gbaguidi pour son précieux temps consacré à la relecture de ce document. Ce qui n'est pas un simple don mais, une profonde preuve d'amitié et de fraternité.

À toute la communauté Guin/Mina d'Agoué, d'Aneho et de Glidji, je dis merci.

Un grand merci à mes cousins Lacley, Yao et mon oncle Jean qui m'ont servi de guides sur le terrain.

Je dis un sincère merci à ma collaboratrice Claudette Afantohou et à Silvère, mon cher époux, qui ont été mes côtés sur le terrain.

Je dis un merci particulier à son Excellence Togbé Ahuawoto Savado Zankli Lawson VIII, un intellectuel hors-pair qui incarne le trône avec élégance et grandeur, de même qu'à tous ses collaborateurs et

collaboratrices qui m'ont orientée dans ma quête d'informations sur le terrain.

À ma tante Ablà qui a joué le rôle de cuisinière pendant notre séjour sur le terrain, je dis un sincère merci.

À mon grand frère Hyppolite qui a été mon chauffeur durant tout mon séjour sur le terrain, je te dis merci.

À grand-maman Johnson, à l'ancien Régent, à Monsieur le Commissaire de Police d'Agoué, à Fo Jo, aux couples et jeunes gens approchés, à tous ceux et celles qui ont répondu à mes nombreuses interrogations sur le terrain, je vous prie d'accepter mes sincères remerciements.

À Calixte Houedey, mon premier collaborateur sur le terrain, accepte mes sincères remerciements.

Comment puis-je t'oublier, toi, mon petit Ange, qui as toujours été là pour moi ; et à travers toi, tous tes grands frères et sœurs. Merci à vous, mes enfants.

À ma maman, un milliard de reconnaissances.

Préface :

De la nudité désinterressée à la nudité érotique

« L'exhibition de la nudité n'est pas chose nouvelle. L'histoire regorge de seins et autres fesses livrés sans plus de manières aux regards publics. Surtout de fesses d'ailleurs, notamment masculines, les poitrines des femmes ayant eu au contraire tendance à être plus voilées jusqu'à ces derniers temps (Gros, 1987). Le panorama extraordinairement varié des nudités permises dressé par Jean-Claude Bologne (1986) ne peut laisser sans surprise le lecteur moderne : esthétique virile des athlètes nus chez les Grecs, éthique religieuse des processions nues au Moyen Âge, imposition du pouvoir par les cérémonies de chaise percée au XVII^e siècle. Dans chaque société, certaines parties du corps des hommes et des femmes ont pu être montrées, parfois de façon généreuse, y compris les parties les plus intimes, parfois avec plus de parcimonie. D'une société à l'autre : rarement les mêmes, de la même façon et pour les mêmes motifs. Le regard porté sur la nudité aussi a beaucoup changé de signification : ce n'est qu'à partir de la fin du Moyen Âge que la nudité féminine commence à

être identifiée au désir, que la vision du nu prend la connotation érotique qu'on lui connaît aujourd'hui (Bologne, 1986).

Dans le paysage bigarré des nudités d'autrefois, le sein est resté discret jusqu'à la période de l'amour courtois. Alors que naît la forme moderne du sentiment conjugal, lié dès le début au désir provoqué par le regard porté sur le corps des femmes, c'est sur le sein, jusque-là oublié, que se fixe l'attention émue des soupirants. », tiré de Jean-Claude Kaufmann dans « *Corps de femmes, regards d'hommes. Sociologie des seins nus* », publié en 1998, pp. 19-20.

Cet extrait de l'ouvrage de Kaufmann (1998) fait échos au mode de vie dans certaines sociétés ouest africaines et plus particulièrement dans la communauté «Gɛn»/Mina jusqu'à l'époque de nos grand-mères. Le corps des jeunes filles était d'ordinaire tout nu, seul un bout de tissu rouge soutenu par de belles perles dorées ou multicolores cachait leur partie intime. Les seins des femmes (de tout âge) étaient offerts aux regards publics. Et pourtant, cette époque était celle de la discipline sexuelle : les regards masculins portés sur ces corps féminins quasi nus n'éveillaient pas pour autant des pulsions, rien d'érotique. Si aujourd'hui, les parties intimes du bas sont absolument couvertes, les adeptes des divinités «Gɛn»/Mina continuent d'exposer les seins nus (pour les femmes) ou les torses nus (pour les hommes) aux regards publics lors de leurs sorties cérémonielles. La nudité d'une partie de leurs corps en rajoute à leur beauté singulière outre leur maquillage.



Photos n°1 : Un aperçu des poitrines nues des adeptes des divinités guin.

Source : <http://togocultures.com/togo-epe-ekpe-une-tradition-desacralisee-des-joyaux-transformes-en-immondices/>

Passée cette époque de nos grand-mères, tout doucement, la période de nos mères qui connut une maturité à notre époque avant d'éclorre au temps de nos enfants aujourd'hui, est celle de la valorisation de l'image de soi, au travers de tenues sexy, pour attirer les regards. Embellir son corps, son image pour se mettre en valeur est devenu depuis lors une pratique quasi rituelle.

« Le sociologue allemand Georges Simmel expliquait que "grâce à sa figure, un homme est déjà compris par son aspect, avant d'être compris par ses actes" (Simmel, 1993). Cette promotion de l'image désirable de soi repose d'une part sur la tension entre la volonté de se singulariser pour attirer les regards et en même temps chercher à ressembler, à imiter et, d'autre part, sur la souffrance de ne pas posséder les formes canoniques véhiculées par les (top) modèles. On va alors valoriser la ressemblance [...], à savoir le désir absolu, mimétique, perpétuel et omniprésent de plaire, de séduire, d'être beau, d'être jeune, bref d'être reconnu par le désir que l'on suscite, les médias - les magazines périodiques, la télévision et Internet surtout - jouant un rôle déterminant dans la diffusion planétaire de nouveaux standards des relations fondées sur la "la beauté". », extrait de Pierre-Joseph Laurent dans « *Beautés imaginaires. Anthropologie du corps et de la parenté* », publié en 2010.

La valorisation à outrance de soi pour attirer les regards et susciter le désir érotique est révélatrice des mutations amoureuses qui se font dans nos sociétés comme partout ailleurs. L'amour se désencastre de l'organisation sociale où il était jadis incorporé au

lien social et régulé par le groupe d'appartenance (communauté, clan, famille, etc.) qui prenait la décision de qui aimer et quand aimer. Très lentement, à partir du milieu du XX^e siècle et de façon décisive vers la fin de ce même siècle, les choix amoureux individuels commencèrent à s'imposer pour l'être dans l'absolu aujourd'hui, même si a posteriori l'on recourt aux proches pour avis. L'apparition du marché amoureux, avec une concurrence plus grande imposée par l'ouverture des frontières culturelles, met les demandeurs d'amour sur la sellette, les femmes sont davantage mises sous pression, étant donné que nos sociétés africaines continuent d'attribuer un prix en or au statut marital (des femmes). Il faut aujourd'hui s'imposer par le visuel ou l'apparence pour attirer les regards ou « accrocher » ; ce qui n'était pas forcément le cas autrefois où tout le monde pouvait trouver « chaussures à ses pieds » (pour emprunter l'expression de Pierre-Joseph Laurent).

Aujourd'hui, « l'histoire déborde d'exemples montrant la force de l'attirance érotique et l'importance de la beauté dans le fait de tomber amoureux. Cependant, même si le sex-appeal a probablement existé de façon plus ou moins implicite tout au long de l'histoire comme une facette de l'attirance et de l'amour, leur déploiement sous la forme d'une catégorie culturelle et d'un critère d'évaluation explicites, omniprésents et légitimes est fondamentalement moderne : il est étayé par un vaste système économique et culturel qui codifie l'attractivité sexuelle. Comme catégorie culturelle le sex-appeal est différent de la beauté. Les femmes de la classe moyenne étaient considérées au XIX^e siècle

comme attirantes en raison de leur beauté et non de ce que nous appellerions aujourd'hui leur attrait sexuel. La beauté est perçue comme un attribut physique et spirituel. [...]. L'attrait sexuel en tant que tel ne représentait pas un critère légitime pour la sélection du partenaire, et il représente [aujourd'hui] à cet égard un critère inédit d'évaluation, détaché à la fois de la beauté et du caractère moral – le caractère et la psychologie se trouvent en réalité plutôt absorbées par l'attractivité sexuelle. Le sex-appeal exprime le fait que, dans la modernité, l'identité de genre des hommes – et plus encore celle des femmes – s'est transformée pour devenir une identité sexuelle, c'est-à-dire un ensemble de codes corporels, linguistiques et vestimentaires très consciemment manipulés et adaptés dans le but de susciter le désir sexuel de l'autre. Le sex-appeal est à son tour devenu un critère autonome et décisif dans la sélection d'un partenaire. », extrait de Eva Illouz dans « *Pourquoi l'amour fait mal ? Expérience amoureuse dans la modernité* », publié en 2012, pp. 75-76.

Bien que la recherche d'Eva Illouz porte sur les sociétés occidentales, les termes dans lesquels elle décrit la transformation amoureuse s'appliquent même aux sociétés africaines aujourd'hui, spécifiquement au revirement situationnel observé dans la communauté «Gɛn»/Mina : la beauté autrefois encadrée dans les limites de la nuptialité est aujourd'hui mise sur le marché ouvert de la sexualité. Le sex-appeal semble devenu un identifiant des femmes «Gɛn»/Mina provoquant ainsi délectation chez les hommes, mais aussi désabusement des gardiens de la tradition. Ces trois extraits de livres tracent la trame du présent ouvrage.

Petit lexique

Ɔ, O = Or [en français].

ô = o [en français].

ɛ = in [en français].

Guen, Gɛn, Guin, GÂ = guin [en français].

Guengbé = guingbé [en français].

Kpessosso = Prise de la pierre sacrée.

Togbé = Grand-père, Excellence (pour la déférence).

Mama = Grand-mère, Prêtresse.

Dada= Grande sœur.

Dadavi= Petite sœur.

Fofu [ou Fo]= Grand frère.

Fofovi= Petit frère.

D'un regard extérieur, Gɛn et Mina sont un et même peuple partageant le même territoire culturel, la même langue, la même mentalité ou la même civilisation. Mais, de l'intérieur, ce peuple se distingue par l'origine de ses ancêtres, par les pratiques culturelles et par l'organisation politique.

Les Guinnou ou les Gɛn ou Guen ou encore Guin, Gâ (des orthographes différentes mais le son de toutes ces orthographes est guin en français) seraient venus de Gâ, Gɛngbo, Gold Coast, etc.

Les Mina seraient venus de El-Mina.

Les «Gɛn» descendants de Comlangan à Agoué s'étaient organisés en dynastie (depuis leur origine). Les descendants de Foliaon, ne l'étaient pas.

Ce sont les «Gɛn» qui organisaient depuis leur début la pratique culturelle de Kpessosso qui symbolise leur nouvel an.

Introduction

J'ai mené entre fin 2017 et juin 2019 une recherche sur les pratiques sexuelles chez le peuple «GEn» (Guin) et Mina. Les «GEn» et Mina sont une communauté côtière fondée au XVII^e siècle et organisée en royauté. C'est un peuple très attaché à ses traditions, ses croyances et sa culture jusqu'à nos jours malgré la pénétration des nouvelles religions ; un peuple très actif en commerce maritime et qui avait, sur ce plan, développé de solides contacts avec les Occidentaux dès sa création.

Cette recherche qui porte sur la vie sexuelle du peuple «GEn»/Mina est menée dans une démarche diachronique et surtout dans une perspective compréhensive. En effet, de nombreux clichés sont véhiculés sur ce peuple, en particulier, sur les jeunes filles et les femmes «GEn»/Mina. Ils sont à la fois glorieux et peu glorieux. Il s'agit des clichés du genre : les femmes «GEn»/Mina seraient des femmes très désirées parce que sensuelles, douces, tendres, performantes au lit, douées en art culinaire, etc. ; mais elles seraient également des « détourneuses » de maris d'autrui, et auraient un faible pour les métiers de sexe (prostitution, servantes dans les bars, restaurants...) ou seraient instables au foyer, etc.

Étant issue de cette communauté «GEn»/Mina et en tant que femme, ces clichés m'ont toujours hantée. Dans ma position de sociologue-anthropologue aujourd'hui, et spécialiste des questions de la famille et de la sexualité, j'ai pris l'initiative de mener cette recherche en vue de comprendre la vie sexuelle que menait ce peuple et comment sont nés de tels clichés. La question principale qui structure cette recherche est alors de savoir : Comment les pratiques sexuelles ont-elles évolué sur l'espace culturel «GEn»/Mina depuis le temps de nos grands parents (époque traditionnelle) jusqu'à nos jours (époque moderne) ? Plus spécifiquement, il s'agit de savoir : 1) Quelles sont les règles sociales qui ont gouverné autrefois l'organisation sexuelle sur l'espace culturel «GEn»/Mina d'Agoué ? 2) Quelles sont les règles qui régulent les pratiques sexuelles sur l'espace culturel «GEn»/Mina aujourd'hui ? 3) Quelles sont les perceptions de ce peuple concernant les évolutions constatées en matière de pratiques sexuelles sur l'espace culturel «GEn»/Mina ? Cette recherche est purement inductive et basée sur l'observation participante, les entretiens, de même que sur la collecte des données via les réseaux sociaux (Facebook notamment).

Au total, 71 personnes ont été approchées sur le terrain dont 36 hommes/garçons et 35 femmes/filles. La recherche a concerné trois catégories d'enquêtés : la catégorie des séniors qui regroupe 35 personnes de 50 à 91 ans (voire plus) dont 20 hommes et 15 femmes. Dans ce premier groupe d'enquêtés, les hommes ont un niveau d'instruction très varié : certains parmi ont un niveau universitaire, d'autres ont un niveau d'études primaires et ou

secondaires ; d'autres encore ne sont pas instruits ; les femmes sont non ou très peu instruites. La catégorie des enquêtés d'âge intermédiaire regroupe 14 personnes de 30 à 49 ans dont 6 hommes et 8 femmes. Dans ce deuxième groupe d'enquêtés, le niveau d'instruction des hommes varie des études primaires aux études universitaires ; les femmes de ce groupe sont très peu ou non instruites. La catégorie des juniors regroupe 22 personnes de 12 à 30 ans dont 10 garçons et 12 filles ; ils sont pour la plupart des élèves (de la classe de 4^e en Terminale) ou des jeunes adultes (en ménage ou non, ceux-là sont non instruits).

Somme toute, le niveau d'études des enquêtés est très variable allant de la non scolarisation au niveau universitaire. Rares sont les hommes parmi les enquêtés qui ne sont pas scolarisés : ceux de la catégorie des séniors ont généralement des niveaux universitaires sinon les anciennes certifications d'études primaires ou secondaires, ils sont donc bien instruits ; ceux de la catégorie moyenne intermédiaire ont entre le niveau primaire et universitaire et ceux de la catégorie des juniors sont quasiment tous au collège à l'exception de trois personnes. C'est dans le groupe des femmes que l'on retrouve, en grand nombre, des personnes non instruites à l'exception de celles de la catégorie des juniors.

La principale limite de cette recherche se situe sur le plan méthodologique : premièrement, la communauté «GEn»/Mina s'étend sur trois pays : le Ghana, le Togo et le Bénin. L'aire culturelle «GEn»/Mina au Bénin et au Togo particulièrement

couvre (à l'exception des grandes villes) de Agbanaquin à Agoué (dans le Bénin) ; Aneho, Glidji, Agokpamé, Agouègan et Agodrafo (dans le Togo). Il s'agit de la bande qui longe le littoral peu après Grand-Popo jusqu'à mi-chemin de Lomé (voir la carte ci-après). Sur cet espace la frontière coloniale érigée à Hilla-condji s'efface ; cette frontière qui divise Hilla-condji en deux, une partie dans le Bénin et l'autre partie dans le Togo.



Carte n°1 : Carte de l'aire culturelle des Guen ("Gɛn") et Mina.

La frontière administrative de Hilla-condji ↓

Les peuples de cette aire culturelle partagent la même culture, la même langue, les mêmes croyances, adorent les mêmes divinités, sont soumis à des rites identiques et font allégeance aux mêmes rois. Les structures centrales et symboliques (les palais royaux, les forêts sacrées et sites des rites, etc.) sont basées à Glidji et à Aneho. Une recherche qui porte sur la communauté «Gɛn»/Mina devrait s'étendre à l'ensemble de ces localités voire à certaines grandes villes clés où l'on rencontre une certaine proportion de «Gɛn»/Mina comme Lomé, Accra et Cotonou. Mais

la présente recherche se limite principalement à Agoué et Aného avec quelques données secondaires sur Lomé et des données non spatialement localisées (celles collectées sur les réseaux sociaux qui portent sur le peuple «Gɛn»/Mina en général). La portée de cette étude est limitée quand bien même il s'agit d'une recherche qualitative.

Deuxièmement, les cibles touchées par la recherche, à travers la méthode boule de neige et dans le souci de triangulation, n'intègrent finalement pas une catégorie précieuse de femmes : les femmes de classe sociale élevée ou moyenne, les élites, les grandes commerçantes «Gɛn»/Mina. Elles aussi devraient être concernées par la présente recherche, mais à l'étape actuelle, elles ne le sont pas. Les données et les conclusions affichées dans le présent ouvrage sont donc entachées de ces limites citées.

Mais d'entrée de jeu, il faut dire que, lorsqu'on reste sur le terrain strictement anthropologique voire sociologique, de nombreux points à débats sont ressortis de cette recherche. Au regard des données empiriques, l'on peut bien débattre de la question de l'obsolescence des valeurs, des normes et des formes de régulation traditionnelle de la société ; ou des pratiques culturelles de nature festive et le lit qu'elles dressent aux activités sexuelles dont certaines conséquences impactent significativement l'état de la société comme par exemple la problématique des grossesses ramassées lors des moments de fêtes culturelles et des enfants qui en naissent se retrouvant à la charge des mamans uniquement (les papas étant retournés dans leurs lieux de

résidence habituels), de la problématique du mimétisme qui pousse les jeunes gens (les filles notamment) à la quête de l'argent rapide (par tous les moyens dont les plus connus sont les métiers qui les exposent sexuellement) afin de paraître (ou de s'exhiber) lors des célébrations des fêtes culturelles.

Il y a aussi l'important paquet de points à débattre concernant la beauté féminine et sa régulation, la manière dont cette régulation s'organisait hier et ce qu'elle est devenue aujourd'hui avec l'interférence d'autres facteurs modernes voire externes. Quelles formes l'alliance prend-elle aujourd'hui et à quelles normes est-elle soumise ? Répondre à une telle question ici ou ailleurs, nous fait forcément buter à un duel entre différents ordres de générations, sinon, à un conflit entre la régulation sexuelle stricto sensu et la liberté de disposer de son corps.

La problématique de l'éducation et celle de la responsabilité des parents, et donc de la famille comme instance de socialisation, ressort également très fort. Car, tout part de l'éducation et tout se résout presque à l'éducation sans occulter toutefois la force des facteurs de brouille.

Peut-on oublier les questions économiques qui sont fortement ressorties dans ce travail telles que : la faiblesse des productions, l'appauvrissement des sources d'eau en produits halieutiques, les potentiels inexploités en tourisme, la quasi disparition des activités de transformation et les activités culinaires de référence, etc. ? Non.

Mais, la vérité est que je ne peux pas débattre de tous ces points-là dans le cadre de cet ouvrage exclusivement. Dès lors, je fais le choix de me limiter à la question des pratiques sexuelles aujourd'hui au sein de la communauté «GEn»/Mina au centre de laquelle se trouvent la question de la beauté féminine, celle de la liberté de disposer de son corps et celle des stratégies de survie des femmes face aux contraintes de leur environnement. Car, comme le souligne Pierre-Joseph Laurent « lorsque les chemins "classiques" de l'ascension sociale (école, famille, travail) s'amenuisent, le corps devient pour certains un capital dont il faut savoir se saisir » (Laurent, 2010).

Débattre de la beauté des femmes «GEn»/Mina et de leurs stratégies de réappropriation de leur corps ou de leurs stratégies de survie, le cas échéant, projette les présentes réflexions au cœur de l'anthropologie du corps et de l'ordre du sensible (pour emprunter ces dénominations au Professeur Pierre-Joseph Laurent). En effet, c'est dans son ouvrage « Beautés imaginaires. Anthropologie du corps et de la parenté », publié en 2010, que Pierre-Joseph Laurent utilisa pour la première fois la notion de l'« ordre du sensible ». La beauté évoque « un ordre sensible, celui des émotions et du sensoriel, bref au-delà des mots et de la raison – celui de l'ineffable, du trouble, de l'équivoque, de l'attrance – même si le sensible reste culturellement déterminé ». L'auteur distingue l'ordre sensible de l'ordre politique, celui de la différenciation, des hiérarchies et de la soumission. « La régulation sociale de la beauté », au travers de l'alliance, relève bien de l'ordre politique par lequel une certaine égalité entre les beautés

inégales, un certain établissement de catégorie d'équivalence s'instituent au sein des sociétés, souligne-t-il.

La beauté est une essence, en soi, précise l'auteur. Elle résulte d'une construction individuelle et sociale bien que possédant un substrat biologique. Il s'agit d'une construction socioculturelle qui évoque les désirs et les fantasmes. La beauté, de l'avis de Laurent (2010), peut devenir « fatale » à l'ordre politique (qui cherche à la réguler), à ses hiérarchies et à ses asymétries. Il arrive que la beauté bouscule les ordres sociaux établis lorsqu'elle devrait permettre d'acquérir une place privilégiée au sein de l'ordre politique. Car, souligne l'auteur, « le marché et le désir, lorsque ça les arrange, sont aveugles aux stratifications sociales : ils ne sont pas socialement raisonnables. La beauté, dans son essence même, possède la capacité de corrompre les hiérarchies sociopolitiques et présente donc un risque pour la reproduction de la société. Il en résulte que la beauté n'est un simple capital mis au service de la distinction ou de la reproduction des rapports sociopolitiques. La beauté fonctionne comme un talisman grâce auquel il est possible de franchir certaines barrières sociales » (Laurent, 2010, emplacement 392).

C'est de cette beauté qu'il est question dans le présent ouvrage, c'est-à-dire cette beauté détentrice d'une force intrinsèque, cette beauté à la fois désirée et redoutée, cette beauté qui bouscule des ordres établis, cette beauté à laquelle rien ne résiste, bref, cette beauté qui possède la force de désenfouir le désir érotique des tréfonds insondables de l'homme.

Sur le plan théorique, j'ai fait le choix d'une discussion légère. Sans remonter jusqu'à Charles Darwin pour parler de sa théorie de sélection sexuelle (Darwin, 2000), je me tablerai fondamentalement sur les recherches de mes aînés Pierre-Joseph Laurent dans son ouvrage « *Beautés imaginaires. Anthropologie du corps et de la parenté* » publié en 2010 ; Claude Levi-Strauss dans son ouvrage « *Les structures élémentaires de la parenté* » publié en 1949 ; Eva Illouz dans son « *Pourquoi l'amour fait mal : l'expérience amoureuse dans la modernité* » publié en 2012 ; Jean-Claude Kaufmann dans son ouvrage « *Corps de femmes, regards d'hommes* » publié en 1998. D'autres auteurs viendront en appoint sans occuper une place centrale dans les analyses. Alors que mes prédécesseurs Pierre-Joseph Laurent et Claude Levi-Strauss ont évoqué la question de la beauté pour en venir à la nécessité de sa régulation sociale en vue de l'édification d'une société équilibrée par l'établissement des similitudes où tout le monde, beaux comme laids, jeunes comme personnes âgées, a une place socialement attribuée, je montrerai ici la beauté sous son angle redouté, celle non régulée, celle refractaire au social. Je parlerai davantage de la beauté en tant que singularité, celle qui se laisse voir au travers de la répartition inégale de la beauté, et surtout de la singularité d'une communauté (les «GÈn» et Mina) de par sa manière d'apporter une touche spécifique à la construction de la beauté de ses filles, notamment.

La beauté, celle finement construite par cette communauté à travers les siècles, celle qui fait sa renommée voir sa notoriété,

celle au travers duquel toute une communauté se singularise. Voilà le projet de cet ouvrage.

Par ailleurs, Pierre-Joseph Laurent nous apprend que souvent les anthropologues sont réticents face à la question de la beauté « humaine », ce pour trois raisons : 1) la beauté humaine et particulièrement la beauté féminine, évoque, par analogie, le corps de la femme comme objet du désir de l'homme ; ce qui titille un peu les cordes sensibles des mouvements féministes vu qu'elle évoque la question de la domination des femmes par les hommes ; 2) la culture occidentale et judéo-chrétienne (transmise à bien des sociétés africaines depuis quelques siècles) repose largement sur la négation ou la peur du féminin, et, tout particulièrement sur la peur de la beauté et de la jouissance féminines ; 3) il existerait depuis Charles Darwin, à partir de sa théorie de la sélection sexuelle développée dans son ouvrage « *La filiation de l'homme* », des polémiques interdisciplinaires entre l'anthropologie et la biologie.

Le projet de cet ouvrage ne vient pas en rajouter aux réticences. Quelque chose se joue en terme de singularité en matière de beauté au sein de la communauté «GEn»/Mina que je prends l'option de révéler loin des débats ou des controverses théoriques. Cette beauté, je voudrais la laisser voir telle qu'elle se conçoit et se vit par le peuple «GEn»/Mina, lui-même, et au travers de quelques témoignages provenant des personnes d'autres ethnies. Les femmes «GEn»/Mina sont à la fois admirées, désirées mais aussi redoutées. Cette beauté qui suscite des

craintes : craintes de la rivaliser, craintes de l'approcher ou craintes de la garder pour soi.

Quatre chapitres structurent cet ouvrage intitulé « *La Belle Guinnou ! Beauté, séduction, désir sexuel. Anthropologie du corps et de l'ordre sensible* ». Le premier chapitre montre une opposition entre la rigueur de la tradition et le désir de libertés des jeunes générations. Le deuxième chapitre étale la beauté mythique du peuple «GEn»/Mina. Le troisième chapitre s'immisce dans la vie amoureuse des femmes Guinnou. Le dernier chapitre porte sur l'évolution des interdits sexuels à travers le temps et l'espace. Des remerciements, une préface, un petit lexique, une introduction, une conclusion et des références bibliographiques sont les parties qui complètent les quatre chapitres évoqués.